

## **Exil et terre d'asile**

*CLT, Numéro 78, novembre 2002*

**L'Institut du droit d'asile du Musée Léon Trosky de México a organisé au mois d'août un Cycle de conférences sur un thème d'histoire et d'actualité. Notre ami Pierre Broué a prononcé, le 12 août, la première, l'ouverture, sur le thème central de l'exil et de l'asile politiques. Il l'a traduite de l'espagnol pour les lecteurs de CLT.**

### **Amis et camarades,**

Je vais essayer de vous présenter, dans ce lieu historique, une réflexion à la fois historique et politique d'actualité sur deux volets d'un problème humain gravissime, l'exil comme l'asile, étoiles jumelles.

Un problème à double face qui « *explose* » aujourd'hui dans les deux sens et dans tous les pays, un problème humain avec des milliers d'impatiences et d'explications que beaucoup cherchent passionnément. Car la simple recherche d'un asile humain se pose obscurément de façon très angoissante. Un symbole sinistre, car la recherche et la quête d'un asile font partie du monde et semblent trop souvent hors de la portée de ceux qui cherchent avant tout chaleur, lumière et humanité.

Souvent cependant, la terre d'asile n'est qu'une étape, surtout pour les politiques, qui leur permet de rebondir, de contre-attaquer et de reprendre pied dans leur pays, celui qui les avait chassés ou qu'ils avaient fui.

Il n'existe pas de pays qui ait toujours été terre d'asile même si les USA ont accueilli des étrangers pendant des décennies, si non plus on ne considère pas les esclaves noirs enlevés et vendus comme des travailleurs volontaires !

A notre époque on peut dire que tous les pays sans exception sont des pays dont on s'exile et qu'un petit nombre d'entre eux seulement ont été terres d'asile.

En fait, dans le phénomène exil/asile, se trouve un double agent géographique : le pays qui est l'objet d'un rejet, celui de l'exil, que l'on quitte, celui qui est un objet de désir, la terre d'asile. Et ce sont des facteurs variables. Dans l'histoire contemporaine, nous relevons que, mis à part les Etats-Unis, débouché du trop-plein européen qui les a construits, il n'est que trois pays existant déjà par eux-mêmes qui deviennent terre d'asile et méritent ce titre, la France de la Grande Révolution, le Mexique pendant et après la sienne, « *interrompue* » selon Adolfo Gilly qui l'a ainsi baptisée, et l'Union soviétique dans la période révolutionnaire et postrévolutionnaire immédiate.

Dans ces dernières années le problème baptisé, avec quelque mépris raciste, celui de « *l'émigration* », concerne par ses implications le monde entier, un monde qui, cette fois pour des millions d'hommes et de femmes, est devenu ce qu'il fut autrefois pour Léon Trotsky, une « *planète sans visa* », peuplée de « *sans-papiers* », de garde-frontières et de tragédies quotidiennes.

### **La France terre d'asile**

La France révolutionnaire fut généreuse, distribuant nationalité et citoyenneté à qui venait les chercher. Ils étaient démocrates ou libéraux, le plus souvent patriotes. L'anglo-américain Tom Pairie, élu député, batailla pendant des années à Paris. Le Prussien Anacharsis Cloots, également député, Jacobin, un vrai « *gauchiste* » de l'époque fut le champion de « *la guerre contre les tyrans* ». Et l'on sait aujourd'hui que les Italiens eurent un rôle exceptionnel dans le domaine des idées et pas seulement avec les premiers balbutiements du communisme sous Filippo Buonarroti.

L'Américain Cliff Conner vient de nous informer sur d'autres exilés à Paris, les partisans de l'indépendance de l'Irlande, l'extraordinaire colonel Despard, protestant irlandais, officier anticolonialiste, ancien lieutenant de l'amiral Nelson, l'Irlandais Wolfe Tone qui fit appel au Directoire mais le débarquement du corps expéditionnaire français échoua à cause de la tempête coupant du gros de la flotte le navire du commandant en chef Lazare Hoche.

Si les politiciens manquent de courage et de largeur de vues, la tradition, elle, continue, la superstructure survivant là où l'infrastructure l'avait fait naître. En ce milieu du XIXe siècle, nombre de révolutionnaires chassés de leur pays se réfugient en France et l'on peut citer parmi les bénéficiaires de cet asile les noms de Karl Marx et de Garibaldi.

La tradition rebondit évidemment avec la Commune de Paris. Les militants révolutionnaires européens cherchent certes un asile mais pour contribuer au combat qui ouvre la voie au leur. Il y a là des militants comme le Hongrois Léo Frankel et cette Russe socialiste et féministe, la très belle Elizaveta Dimitrieva mais aussi des militaires, les Polonais Wroblewski, Dombrowski, Okolowicz. Comme les Irlandais de la Grande Révolution française, ils servent la révolution du moment, celle qui prépare la leur, celle de demain. Ainsi, du patriotisme émerge, en plein combat armé, l'internationalisme.

Mais en attendant, dans le Mexique surchargé de cris de mort, dans cette presse assoiffée de sang qui rêve tout haut de faire rouler les têtes intelligentes, Trotsky et Méliá sont en danger.

### ***La Russie soviétique terre d'exil***

L'idée est au premier abord surprenante. Pourtant, les premières années de pouvoir soviétique s'étaient avec bonheur inspirées de la politique généreuse de la Révolution française en matière de nationalité et de citoyenneté.

La période stalinienne a balayé tout cela et c'est l'une des grandes tragédies dues à la dégénérescence de la Révolution russe que nombre de militants qui s'y étaient établis à l'invitation du gouvernement de Lénine y furent passés par les armes après quelques années.

On peut distinguer dans un premier temps des hommes ou des femmes menacés dans leur existence même, ensuite, des groupes importants de la population soit dans les zones qu'on vient de prendre et qui sont démunis de tout ; soit parce qu'on sait ce qu'ils veulent et ont su faire. Mais l'expérience est faussée et le meilleur des enquêteurs est, comme tout le monde, aveugle devant une « *manifestation* » faussée dans ses résultats, ensuite, par le chemin de fer souterrain, les individus ou les petits groupes fuyant la répression se réfugient dans le giron de la puissance protectrice.

Il y a là des réfugiés célèbres : le leader des IWW américains, les wobblies Bill Haywood, le chef de la révolution hongroise Béla Kun, le guérillero urbain allemand Max Hoelz, le Bulgare Giorgi Dimitrov. Les Français, qui constituèrent un temps un petit groupe avec Pierre Pascal, Jacques Sadoul, Marcel Body, Henri Guilbeaux, restés d'abord pour éviter une condamnation au pays, prennent le risque ou négocient leur retour.

Il y aura aussi une immigration ouvrière italienne importante : des combattants de rue contre le fascisme qui risqueraient leur vie en restant au pays. Ils seront nombreux à perdre la leur en URSS et leur séjour finit souvent tragiquement.

En dehors de ceux-là, il y a encore à chaque étape de combats en Europe des groupes très importants, les millions de civils fuyant les combats et les bombardements et puis, par le chemin de fer clandestin tous ceux qui ne veulent pas vivre dans un territoire « *ennemi* ».

Les groupes ? Des milliers puis des dizaines de milliers des pays voisins, des Polonais avec une série de dirigeants du PC, les Finlandais, des Espagnols, dont beaucoup d'enfants. Pour un bilan, disons simplement qu'il y avait un énorme malentendu à prendre l'URSS stalinienne pour un pays d'asile et que beaucoup l'ont payé cher.

### **Le Mexique terre d'asile**

Le Mexique a aussi sa révolution, « *interrumpida* » comme l'a caractérisée Adolfo Gilly. Il ne fait pas exception à la règle et sa révolution inachevée devient un facteur d'attraction pour les jeunes insoumis. On les appellera les slackers, ces jeunes Américains qui refusent de faire la guerre. Ils donneront au CPA plusieurs de ses premiers dirigeants.

Mais le continent latino-américain s'agite et l'on voit éclore nombre de partis nouveaux, socialistes, nationalistes, populistes. C'est encore une tendance latino-américaine qui se dévoile dans le nombre de ces mouvements d'une amplitude latino-américaine.

Relevons ici quelques organisations à l'échelle de toute l'Amérique latine : l'Opposition de gauche compte à sa tête, outre l'Ukrainien Golod, le Nord-Américain Blackwell, avec le Cubain Julio Antonio Niella et le Mexicain José Revueltas.

Mélia, encore lui, avec un Bolivien et un autre Cubain, fonde l'ANERC, association d'immigrés indépendante du PC, qui prépare un débarquement à Cuba. Et, pour mémoire, rappelons que c'est le projet de Mélia que Fidel Castro a repris au Mexique pour aller débarquer à Cuba avec le rafiot Granma. Les deux décennies qui nous intéressent sont très agitées pour l'Amérique en général et le Mexique, un peu moins instable, va voir grandir son rôle de terre d'asile.

Périodiquement, il y a une vague de répression et ceux qui y échappent se retrouvent au Mexique où ils rencontrent d'autres latino-américains, ce qui les conduit tous à donner un caractère plus latino-américain à leur travail et à leur orientation politique.

Toute une direction politique, celle de l'APRA, entame la discussion de biais puis de front avec Trotsky. Des problèmes surgissent dans la discussion, dont celui du stalinisme, de nouveaux problèmes d'organisation aussi. Après le vétéran Mateo Fossa, de Buenos-Aires, c'est le jeune José Luis Velazquez qui vient de Lima pour consulter Trotsky. Dans son sillage l'Amérique latine est bel et bien entrée dans l'histoire dont le président indien Lazaro Cardenas en 1937 lui avait donné la clé sous la forme du visa d'asile.

### **Les résultats**

Il serait vain de dissimuler que cette discussion a tout de l'embuscade. Les tueurs sont sur place et les victimes désignées le savent : ce sont les risques de leur métier. Mélia est assassiné d'abord, Trotsky

ensuite. L'afflux des réfugiés créait une situation difficile à maîtriser et ils le savaient. Mais la vie c'est la lutte et le risque. Ces hommes ne sont pas morts pour rien.

Grâce à eux, les années 20/30 ont vécu une révolution dans le domaine des idées politiques avec le développement d'une pensée marxiste à partir du travail de celle de Trotsky, sans commune mesure avec le catéchisme servi par les partis staliniens. On se trouve en présence d'une analyse concrète renouvelée, inscrite dans le temps et le mouvement, tenant compte de particularités nationales et régionales, de facteurs subjectifs jusque-là ignorés par une mécanique aveugle.

C'est aussi en effet une révolution dans les connaissances, car l'Amérique Latine est dans le détail et dans son mouvement ;

L'horizon change avec la prise de conscience qu'il existe une communauté latino-américaine vivante et en développement, où le mot d'ordre des Etats-Unis socialistes d'Amérique latine va renouer, inévitablement, avec la vieille tradition de Bolivar, conquérir l'indépendance pour s'unir.

Parallèlement la discussion sur l'Amérique latine débusque des problèmes qui se posent ailleurs : le rapport entre la libération nationale et l'émancipation sociale, le rôle du prolétariat dans la lutte pour les transformations démocratiques et bien d'autres problèmes théoriques et pratiques comme le rôle du prolétariat dans l'administration de la société, une discussion lancée par une autre portant sur le rôle des syndicats dans l'administration des chemins de fer du Mexique.

Le débat s'élève parfois à une grande hauteur. L'un des thèmes omniprésents et sous-jacents est celui de l'unité que le prolétariat doit réaliser ; l'unité anti-impérialiste, comme le voudraient les nationalistes mexicains et en partie les cardénistes, ou l'unité antifasciste qui se ramenait à la nouvelle union sacrée, la prise de position contre l'Allemagne dans la guerre mondiale... porte ouverte à l'union sacrée contre la Révolution.

Enfin, et ce n'est pas le moins important, le visa mexicain accordé à Trotsky par le Président Cardenas, général et Indien - double trait manifestant l'héritage révolutionnaire - a permis la tenue au Mexique, à Coyoacan, du contre procès organisé par la commission Dewey sur les procès de Moscou. Il faut le dire avant de conclure et le souligner avec force : la décision de Cardenas d'accueillir Trotsky, et de lui donner asile au Mexique était non seulement une décision conforme aux principes démocratiques qu'il défendait et pour lesquels il avait été élu, mais elle était aussi un défi au stalinisme, à sa prétention de détenir la vérité, à ses accusations, mensonges, calomnies ainsi qu'à ses méthodes de bandits. Il était certain que le tribunal allait démasquer les menteurs et proclamer la vérité. En recevant Trotsky, en acceptant que la commission siège au Mexique, Lazaro Cardenas a démontré qu'il croyait au triomphe de la vérité, en révolutionnaire véritable.

Et dans ce musée de l'exil, nous voyons la démonstration dont le monde a aujourd'hui besoin : la libre circulation (l'exil), l'accueil (l'asile) sont des étapes fécondes et nécessaires dans la naissance d'un monde fraternel et en paix auquel nous aspirons tous.